



Noirceur du village

Roberto c'est le surnom curieux de Micheline, quinze ans. Elle vit avec son père et son grand-père à Souterre, village perdu de l'Auvergne. Un jour d'août 1988, on la retrouve pendue au viaduc du coin. Sans explication. Sans signe avant-coureur. Deux jours plus tard, le corps est dérobé dans la chapelle funéraire.

Violée par le dénommé Bébé, son grand-père, alors qu'elle était enfant, Roberto ne vivait vraiment que lorsqu'elle retrouvait son amie Ouafa et le plus jeune Oé, petit garçon sauvage, affecté d'un trouble de la personnalité. Tous trois partent des heures se promener en forêt, se baignent dans ce lac artificiel qui a englouti un vieux village, mis à nu cet été-là. Dans le village, chacun a ses secrets plus ou moins lourds. Il y a Fortuna Moureau, un vagabond squattant une maison abandonnée. Et également, Jean-Guy Araud, le patron de l'usine, beau-père de Oé. Et bien sûr Lipo, le père de Roberto, fils de Bébé, un anarchiste croulant dans son fauteuil, la main caressant une vieille chienne qui n'en finit plus de mourir.

Les mauvaises (2018) est assurément un texte magistral mais d'une noirceur qui ne conviendra pas à tous ou toutes. Séverine Chevalier ne fait pas dans le joyeux retour à la nature, la vie saine au village et les bons légumes du jardin. Elle dépeint des existences difficiles, bancales, injustes. Et encore une fois, elle place l'enfant au cœur de son récit, l'enfant pas forcément innocent mais à l'incontestable pouvoir poétique. Une simple carte postale de clown transporte ici toutes les joies et les peines du monde. Autre élément fort et récurrent dans l'œuvre de l'autrice, la nature. Celle que l'on maltraite au nom du progrès. Brillantissime. ■

Ch. L.



Les mauvaises

ed. La manufacture de livres, 206 pages.

